

Les sorcières d'Abu Simbel

Un conte érotique ayant pour scène les temple d'Abu Simbel et la belle Nefertiti.

**"A Habeebi,
Ya Habeebi,
Yaaa Habeebilleil wi samah,
wi ingomo iw amaro,
amaro wi saharoWinta wana,
ya habeebi ana,
ya hayati anaYa Habeebi,
Ya Habeebi,
Yaaa Habeebilleil wi samah,
wi ingomo iw amaro."**

Oum Kalsum

C'était derrière l'une des cheminées du navire, je m'étais réfugié là pour profiter de la chaleur dégagée par les cheminées, son corps était brûlant comme l'acier nu de la cheminée, belle nubienne venue là des cuisines sans doute.

Je l'ai prise par derrière. Je l'ai prise à l'improviste, elle était nue sous sa jalabiya qu'elle a relevé pour dévoiler l'objet de mes fantasmes, elle s'est retournée, elle a dégagé mon pénis tout gonflé de sang et d'intentions charnelles, elle s'est offerte à mon appareil géniteur, nous avons copulé comme si nous avions été des animaux primitifs et je retiens de cette aventure, un mal qui persiste encore.

La voix d'Oum Kalsum résonne sur le pont du navire, inlassablement, au déplaisir de certains passagers incapables d'apprécier autre chose que les produits de leur propre culture; des bums internationaux, aventuriers, hippies, clochards venus d'Australie, des USA, du Canada, de Hollande ou d'ailleurs, échoués sur le pont du "Algazayer" qui nous transporte de Beyrouth à Alexandrie. Nous nous préparions à passer une nuit froide sur le pont du navire, perspective qui nous effrayait déjà.

Nous nous étions pris d'amitié pour le barbier du navire, grand homme d'âge moyen qui portait la moustache et qui ne manquait pas de nous courtiser avec une apparence de trop franche camaraderie pour ne paraître autre chose que de la pédérastie.

Nous avons alors cru bon de lui faire part de notre appréhension de devoir passer la nuit à la belle étoile, il compatissait le pauvre, il paraissait une sorte de Saint-François d'Assise de confession musulmane qui ne manquât pas de nous offrir ses services d'entremetteur auprès du capitaine de l'Algazayer. Il nous convoqua plus tard dans la cabine de celui-ci avec une mine réjouie qui avait suffi à nous gonfler d'espérance.

En échange de cabines, nous allions devenir en fait, de naïfs passeurs de marchandise illicite importée frauduleusement en Égypte, des produits banals que nous importions au nez de douaniers associés au trafic et qui partageraient le fruit de cette contrebande.

Nous avons roulé dans Alexandrie jusqu'à l'auberge de jeunesse, ou nous avons été dépouillés de notre butin avec violence, cette fois.

Nous avons voyagé dans le train qui mène du Caire à Aswan. Nous étions parvenus au-delà du chantier du barrage d'Aswan que nous avons traversé malgré la présence des garde-chiourmes russes. Nous nous étions glissé dans l'une des barges qui remontent le Nil jusqu'au Soudan. Ces trains fluviaux formés de plusieurs barges et qui remontent dangereusement le Nil jusqu'à Kartoum.

C'était hier. J'étais étendu sur le plancher de bois de la barge, parmi les peuples étranges qui fourmillent d'Égypte jusqu'en Éthiopie, des nubiens, des soudanais, des amharas et des afars mystérieux, une abyssinienne au corps filiforme d'une fascinante beauté qui se collait à moi sans pudeur et qui semblait s'offrir à meubler ma solitude, puis ce wasi-wasi décoré de multiples gris-gris et qui m'épiait comme s'il avait voulu me dévorer mais n'était-ce que mon imagination qui s'emballait?

Je suis descendu aux pieds du temple d'Abu Simbel avec mes compagnons d'aventure pour un séjour forcé jusqu'au prochain passage d'une de ces barges de retour de Kartoum.

Trois jours, abrités sous un cocotier, arpentant les villages jusqu'à la frontière soudanaise ou cherchant à convaincre le gardien du temple que nous étions vraiment des touristes et qu'il devait nous ouvrir les portes de l'intérieur du temple dédié à Ramses II; ce fut le cas lorsqu'un rapide aéroglisseur déversa sa cargaison de touristes venus de partout dans le monde, et qu'ils n'aient eu que le temps d'entrer et de sortir et de repartir pour le confort de leur bateau de croisière en rade d'Aswan.

Nous avons alors pu pénétrer dans cet antre plein de mystère jusqu'à l'effigie des dieux Ptah, Re-Harakhte, Amun-Re, et Ramses II lui-même.

J'ai eu tout le temps de la voir, tout le temps d'en rêver sous le regard imperturbable de son pimp royal, la belle et impassible Nefertiti.

Oh Nefertiti, oh sublime Nefertiti, tu gis-là si belle si petite mais pourtant tellement grande aux pieds du grand et prétentieux Ramses, tu es belle et digne et que ton règne arrive là-bas comme ici sous les décombres du temple d'Hator ton dieu muselé et muet comme tous les dieux qui ne savent pas t'écouter, comme la pierre qui t'as enfanté.

Je t'ai aimé tout le temps que j'étais là pendant que les hordes d'ouvriers découpaient ton corps fragile sculpté dans la pierre; tu reposeras là-bas sans doute dans ce cimetière de pierres avant que d'être hissés toi et ton géant d'époux sur la falaise d'Ibshek au-delà des rives envahissantes du long fleuve qui engloutit petit à petit la patrie et la culture de tes descendants de Nubie.

Je les hais, je les hais pour toi et les autres, je les hais ces tzars impériaux venus de Russie du Caire de l'UNESCO ou d'ailleurs dont la seule gloire consiste à effacer ton Passé ainsi que mon Futur dans les eaux boueuses du lac Nasser, je le hais et je les hais autant que tu les ignores.

Au détour d'un sentier la nuit s'annonce et je les entends ces pleureuses du Nil, j'entends leurs plaintes leurs youyous de deuils plaintifs sortis du fond de leur gorge comme au jour de l'enterrement d'un villageois; serait-ce celui de ton propre enterrement, sublime Nefertiti?

- ouloulou ouloulou ouloulou ouloulou ouloulou

- ouloulou ouloulou ouloulou ouloulou ouloulou

Toutes noires vêtues du mollet jusqu'à leur crinière noire, je les vois et je les entends alors qu'elles ne semblent point me voir, lubriques à travers l'étroite haridelle qui entoure leurs yeux circonscrits de col, elles courent et m'entourent d'un pas rapide jusqu'à cette clairière qui n'est qu'un cimetière, un cimetière pour déposer les sarcophages de pierre, les gisants de pierre, les cadavres découpés du temple d'Abu Simbel ainsi que ton propre corps oh sublime Nefertiti; elles courent mystérieuses vers cet unique sarcophage qui repose au centre du cimetière de pierres, elles circulent tout autour du sarcophage de pierre et j'entends leurs plaintes qui s'imprègnent en mon crâne.

Serais-tu la réincarnation de la belle Nefertiti?

Serais-tu métamorphosée de pierre à chair pour m'ensorceler ou m'immoler avec toi, oh Nefertiti! devant ces femmes prudes qui s'agitent comme pour te supporter, me convaincre, m'ensorceler ou m'initier à quelque rituel païen ?

Elle s'est détachée des autres femmes, elle s'est arrêtée devant moi, elle a laissé glisser au sol son long et prude niqab noir pour me laisser voir son corps sombre et nu, comme pour m'inciter à la suivre, puis elle s'est étendue de tout son long, sur le dos, sur le sarcophage de pierre, je pouvais la voir de profil, ses petits seins qui pointaient vers le ciel, sa peau basanée par le soleil intense et sa chevelure noire arrangée et retenue par une sorte de diadème.

Je semblais être le seul à la voir ainsi, nue et offerte à ma convoitise charnelle; comme d'un effet miraculeux et à-demi inconscient, je me suis laissé porter, poussé par la meute des femmes en pâmoison, comme de simples zombies, elles me guidaient vers le sarcophage de pierre, je me suis allongé, nu, sur le sarcophage de pierre comme pour m'endormir à jamais en elle, en toi, étendu de tout mon long sur ton corps dénudé, oh belle Nefertiti !

Je le sens encore, ton corps nu et chaud comme le sable du désert, tu t'es ouverte sous mes chairs vives et je me suis fondu en toi.

Je t'ai pénétrée de mon violent dard comme l'ont fait ces immenses scies mécaniques qui ont découpé ton corps d'albâtre, j'ai rompu ton hymen de pierre et je me suis vidé de ma substance en toi.

Que s'est-il réellement passé? Un rêve sans doute, bien que je porte en mon viril instrument les signes d'une impossible copulation, je me retrouve au matin sur un felouque en route pour Aswan, avec mes compagnons d'aventure à qui je ne dirai rien, rien.

C'est jour de Ramadan pour tous ceux qui croient pour tous ceux qui n'osent plus croire, pour ceux qui voudraient croire, il nous faut sortir d'Aswan en catastrophe par le train, un train d'enfer qui rime avec l'Enfer.

J'ai du escalader les fenêtres pour accéder au train bondé et éviter les rixes d'une foule survoltée, escalader le wagon par une fenêtre, basculer sur les genoux de passagers ahuris, me faire piétiner, glisser sur les déchets de canne à sucre et de crachats, les voir s'empiler les uns sur les autres dans une promiscuité qui semblait satisfaire plus d'un, jouer du coude, bousculer, se faire bousculer, se faire tapoter les fesses par un faux imam ludique, m'installer presque couché, pis essayer de me faire petit jusqu'au départ du train moribond afin de rejoindre ainsi le Caire, oublier la belle Nefertiti en plongeant dans les yeux de la belle égyptienne voilée d'un inconvenant chadri, l'inviolable petite égyptienne qui est sur la banquette qui me fait face, impassible entre deux paysans propriétaires de ses armes sexuelles, elle me regarde avec insistance, fascinée, fascinante.

Je n'ose à peine percer le mystère derrière ses yeux noirs, ses yeux, sa bouche, ses seins, son mont de vénus jusqu'à l'ultime porte qui s'entrouvre pour m'y laisser jouir mais je me vois lynché par cette foule en transe, par ces mâles hystériques imperturbables dans leurs survêtements en forme de pyjamas.

Le train s'ébranle en branlant, jusqu'à nulle part, de village en village, il est vandalisé à tous les villages, par la foule en colère de ne pouvoir investir le train, la foule du Ramadan en route vers leurs villages d'origine. Le train ne s'arrête même plus à chaque village, il est vandalisé par les villageois frustrés de ne pouvoir y monter, un voyage dans un autre temps, dans un autre univers, vers un autre enfer; puis nous arrivons enfin à Karnak pour un peu de répit ou nous pouvons oublier la foule en délire, les vendeurs de canne à sucre, les vendeurs de n'importe quoi et apercevoir cet autre train qui emporte d'autres voyageurs vers Aswan, des touristes de première classe qui voyageront dans le confort et qui n'auront rien vu de l'enfer.

Pendant que nous traversons les tranquilles palmeraies en direction du Caire, mon esprit est ailleurs, il est resté là-bas, sur le sarcophage de pierre, à l'effigie de la belle Nefertiti.

- Inshala

Nous voici enfin au Caire, à l'auberge de jeunesse où le père aubergiste me refuse l'entrée pour cause d'insubordination. Je devrai escalader l'une des fenêtres du dortoir des filles, aidé par celles-ci et dormir allongé le long du corps dénudé de Nora, la séduisante et vicieuse américaine qui m'a soulagé de toute ma semence vitale au milieu des filles, ses compagnes qui faisaient semblant de dormir, peut-être.